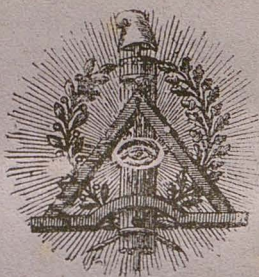
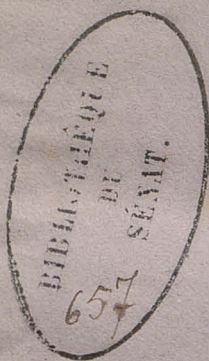


99

# THEATRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

ou





REVOLUTIONNAIRE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ



# LE CONCERT DE LA RUE FEYDEAU,

O U

## LA FOLIE DU JOUR,

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur  
le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 15 plu-  
viose, an troisième de la République.

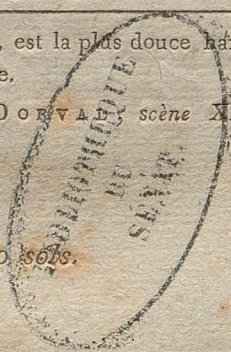
PAR LES CITOYENS RENÉ FÉRIN ET CAMMAILLE.

---

La voix naïve de l'enfance, est la plus douce harmonie  
pour l'oreille d'une mère.

Mad. DORVILLE, scène XIII.

*Prix, 30 sols.*



A PARIS,  
CHEZ les Marchands de Nouveautés.

---

L'AN TROISIÈME.



LA TOILE DU JOUR

LA TOILE DU JOUR

LA TOILE DU JOUR

LA TOILE DU JOUR

LA TOILE DU JOUR

LA TOILE DU JOUR

LA TOILE DU JOUR

LA TOILE DU JOUR

LA TOILE DU JOUR

LA TOILE DU JOUR

LA TOILE DU JOUR

LA TOILE DU JOUR

LA TOILE DU JOUR



## AVERTISSEMENT.

---

L'ACCUEIL favorable que le public fit à la pièce, dès la première représentation, les entraves qu'un mal-entendu y apporta par la suite, nous engagent à publier nos intentions.

La France entière, en écrasant le hideux terrorisme, a voulu fonder sur des bases invariables l'empire de la justice et de l'humanité. La vertu seule devoit donc proscrire à jamais les extrêmes. C'est d'après ces principes que nous avons établi la pièce intitulée *le Concert de la rue Feydeau*.

La lettre suivante a été imprimée avant la représentation; elle est une preuve évidente des sentimens qui nous ont dirigés.

Nous répondrons seulement ici à une objection qui nous a été faite, relativement au ridicule jetté sur les jeunes gens, qui, avec de bons yeux, ont affecté de porter des lunettes. Le sens d'une phrase, mal compris, a donné lieu au reproche le plus injuste. Un mot suffira pour l'anéantir.

A la dernière scène, Dorval dit : — « Vous irez entendre un concert? — Madame Dorval répond : — qui ne sera pas celui de la rue Feydeau. » Et puis, par réflexion : — Mais il a la vue basse. » — Dorval : — Eh bien, on le mettra au premier rang, il aura l'ennemi sous les yeux ». — On a crié au meurtre, à la cruauté. — Envoyer un jeune homme à la tête d'un bataillon parce qu'il a la vue basse ! — Les



sentimens d'humanité répandus dans la pièce, prouvent que la cruauté n'a jamais été dans notre cœur ; et les jeunes gens en eussent été convaincus, s'ils avoient remarqué que, dès la cinquième scène, dans la description du Concert, Desrosées a de bons yeux. — *« Mes yeux se promènent dans ce séjour de délices. — J'y vois, &c. »* — Or, Dorval, qui est du même bureau que lui, sait parfaitement qu'il n'a affecté d'avoir la vue basse que pour se soustraire à la défense de l'Etat. Cette idée n'attaque donc en rien ceux qu'une malheureuse incommodité a privés réellement de la vue.

Encore une fois, voilà notre déclaration. Nous ne voulons pas de terrorisme, et nous chérissons l'humanité et la vertu.

Vive la République, une et indivisible !

Signés, RENÉ PÉRIN et CAMMAILLE.

La musique se trouve chez le citoyen Desvignes, artiste au théâtre de la Cité-Variétés.



## A LA JEUNESSE PARISIENNE.

Le 14 pluviôse, an 3<sup>e</sup> de la République, une et indivisible.

Le meilleur moyen de déjouer la malveillance, c'est de lui opposer la franchise. On a fait courir le bruit que notre dessein étoit de ridiculiser les principes de la jeunesse parisienne, dans une comédie intitulée *le Concert de la rue Feydeau*, qui va être jouée au théâtre de l'*Ambigu-Comique*. Voici notre réponse.

Dans un pays bien policé, le luxe, père des arts et du commerce, d'une main tient la colonne de l'état, et de l'autre présente la palme de l'émulation : c'est le luxe de l'abondance et le seul qu'on doive vivifier. Mais nous ne croyons pas que jamais nos jeunes concitoyens reconnoîtront leurs traits dans l'être immoral, vermisseau à face humaine, qui, sans génie, sans ressources, sans état, assoit ses nombreux revenus sur la débauche et le jeu, et met le prix à chaque espèce de vice, dont il s'est créé une propriété exclusive.

Les vraies républicaines dédaigneront également ces *Bacchantes déhontées*, qui se font un jeu d'établir la hausse sur leurs attraits d'emprunt, qui, contemplant tous les matins dans un miroir ce que chaque boucle de leurs cheveux peut contenir d'assignats, amorcent la vertu et l'étranglent ensuite dans un tissu doré.

Ce luxe de corruption ne sera jamais celui de la jeunesse parisienne : elle veut l'empire de la justice, et non le règne des escrocs et des courtisanes. Voilà les vices que nous avons attaqués. Si nous avons réussi, la jeunesse parisienne applaudira sans doute à notre courage, et nous oierons ensemble : *vive l'empire de la vertu ! vive la République !*

Signés, RENÉ PERRIN et CANMAILLE.



## PERSONNAGES.

Les Citoyens

DORVAL, Commis dans un bureau. *Branchu.*

Madame DORVAL, son épouse. . La cit. *Lesieur.*

AUGUSTE, leur fils. . . . . *Tourin.*

DESROSÉES, jeune fat. . . . . *Robert.*

CORNELIE, intrigante, habillée

à la Romaine. . . . . La cit. *Lechangeur.*

DUMONT, propriétaire. . . . . *Bougnol.*

*La scène se passe à Paris, fauxbourg Marceau,  
maison de M. Dumont.*



# LE CONCERT DE LA RUE FEYDEAU, COMÉDIE.

---

*La scène représente un cabinet de toilette. A gauche du spectateur, une toilette. Dessus quelques brochures, et un flacon.*

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

DORVAL seul, un livre à la main.

Il est sans doute agréable de vivre sous les loix de l'hymen : l'homme sensible y trouve la satisfaction du cœur ; l'être le plus léger s'y fixe, par le plaisir véritable que le souffle impur du remords ne vient pas l'empoisonner : mais aussi, c'est à la femme à faire naître et à prolonger ce bonheur. Adèle, dans les premiers temps de notre union, me promettoit les plus douces jouissances ; mes idées s'arrêtoient avec complaisance sur l'avenir. O corruption du siècle ! pourquoi as-tu, dans un instant, changé son caractère ? Adèle, intéressante par elle-même, belle de sa seule beauté renonce aux bienfaits de la nature, pour s'adonner aux excès ridicules d'un art mensonger. Parens, amis, elle sacrifie tout à sa parure ; l'enfant qui la caresse ne trouve plus sa mère, et sa tendresse pour son époux disparaît.



devant sa coquetterie : mais elle est jeune encore , et susceptible de toutes les impressions que le faux attrait du plaisir lui présente. Un peu de fermeté de ma part , quelques réflexions sur notre état actuel , pourront ranimer la vertu dans son cœur , et me rendre mon amie , mon épouse... Ah ! la voici... Dissipons , s'il se peut , ce nuage de tristesse , et qu'une gaieté , au moins apparente , prépare son ame à la persuasion.

## S C È N E I I.

Mad. DORVAL, M. DORVAL.

Mad. DORVAL, *d'un ton léger.*

AH ! bonjour , mon ami.

DORVAL.

Déjà levée ? C'est de bonne heure.

Mad. DORVAL.

C'est que j'ai l'esprit occupé ; ma tête se brouille...

DORVAL.

Tu m'effraies. Quel soin si pressant ?...

Mad. DORVAL.

Comment , quel soin ?

DORVAL.

Sans doute ; car tout mon desir est de te voir heureuse , et exempte de toute inquiétude.

Mad. DORVAL.

Je sais , mon cher époux , que vous vous conduisez fort bien avec moi , un peu trop en mari , cependant.

DORVAL.

Et point du tout en amant ?

Mad. DORVAL.

Ma foi... enfin vous manquez d'usage , d'habitude , d'égards.



DORVAL.

Moi ! Ah ! mon amie , ce reproche...

Mad. DORVAL.

Est bien fondé. Quel jour est-ce aujourd'hui ?

DORVAL

Le neuf de la décade.

Mad. DORVAL.

Eh bien , justement. Vous ne devinez pas ?

DORVAL.

Oui , oui ; j'y suis. Tu penses que c'est aujourd'hui que je touche les appointemens de mon bureau ?

Mad. DORVAL.

C'est toujours quelque chose ; mais est-ce tout ?

DORVAL.

La rente constituée sur la tête de notre enfant est échue également.

Mad. DORVAL.

Ah ! je n'y pensois pas. Tant mieux ; mais vous n'y êtes pas encore.

DORVAL.

Je dois payer aujourd'hui notre propriétaire , et acquitter...

Mad. DORVAL.

Oui , oui , c'est bon ; nous parlerons de cela une autre fois : nous avons quelque chose de plus pressé aujourd'hui.

DORVAL.

Aujourd'hui ?

Mad. DORVAL.

Oui , aujourd'hui , aujourd'hui le neuf.

DORVAL.

Je ne vois pas...

Mad. DORVAL.

Quelque chose de rare , magnifique , superbe , où le goût et la parure brillent de tout leur éclat , qui fait le bonheur , les délices de la société , l'existence de nos femmes du jour , et de nos jolis jeunes gens à la mode.



D O R V A L.

Quelle folie !

Mad. D O R V A L.

Comment ! ce n'est pas aujourd'hui le concert de la rue Feydeau ?

D O R V A L.

Eh bien ! quel rapport ce concert a-t-il avec ta gaité, et notre situation sur-tout ?

Mad. D O R V A L.

Ah ! plaisante question. Mon cher mari, c'est me faire injure....

D O R V A L.

M'en soupçonnes-tu l'idée ?

Mad. D O R V A L.

Il y a au moins de l'apparence. Vous m'avez accordé quelques attraits : un peu de jeunesse, et le goût de la parure peuvent, sans trop de vanité, me réserver une place parmi nos élégantes, et j'ai une envie de les imiter, de les surpasser même ! Il ne sera pas dit qu'elles attireront à elles seules tous les hommages : je veux par ma tournure, la fraîcheur de mes habits, fixer tous les yeux sur moi. Elles ont tourmenté l'art pour briller ; c'est l'enfant de la nature ; par mes caresses, je le rapprocherai de sa mère, et j'irai plus loin qu'elles !

D O R V A L.

Ma pauvre femme a perdu la tête. Ah ça mais, Madame, au milieu de tous ces desseins brillans, peut-on, sans manquer à l'usage, se permettre une seule réflexion ?

Mad. D O R V A L.

Volontiers, pourvu que je ne sois pas contrariée.

D O R V A L.

Où ! pas du tout. C'est pour assurer davantage la joie que vous vous promettez.

Mad. D O R V A L.

Allons, voyons : réfléchissez, Monsieur.



DORVAL.

Je n'ai qu'un mot. Ce Concert est superbe, et votre beauté vous met dans le cas d'y briller à juste titre.

Mad. DORVAL.

A ces douceurs, je reconnois l'amant.

DORVAL.

Sans doute : mais le mari vous observe que pour subvenir à toutes ces dépenses, il faut de l'argent.

Mad. DORVAL.

Comment de....

DORVAL.

Oui, oui ; de l'argent, de l'argent.....

Mad. DORVAL.

Mais je crois, Monsieur, que nous devons en avoir.

DORVAL.

Nous devons en avoir !

Mad. DORVAL.

Oui, Monsieur ; vos appointemens...

DORVAL.

Ne sont pas à nous. Nos créanciers les réclament, et la première qualité d'un honnête homme, est de payer ses dettes.

Mad. DORVAL.

Ah ! de la morale : adieu l'amant ; voilà le mari retrouvé.

DORVAL.

Oui, Madame, et un mari qui vous aime assez, pour vous estimer encore.

Mad. DORVAL.

C'est voir un danger qui n'existe pas. N'avons-nous pas ce contrat de douze cents livres ?

DORVAL.

Quoi ! vous oseriez toucher au patrimoine de votre fils ? ce dépôt sacré deviendrait la proie de votre légèreté ?



jusqu'ici souffert vos folies , tant qu'elles ne pouvoient pas altérer la pureté de votre ame ; mais puisque la raison n'est plus rien pour vous , et que la coquetterie l'emporte , je ne vous ferai qu'une seule réflexion. Vous vous devez à votre fils : si vous oubliez votre époux , souvenez-vous du moins que vous êtes mère , et qu'un jour votre fils végétant dans le monde , languissant dans la plus affreuse misère , devenu homme , mais ignorant encore les douceurs de la vie , viendra vous demander ce que c'est que l'existence. Non , Madame , malgré vous j'aurai soin de votre réputation ; je veux vous éviter la honte des remords , et vous ramener aux plaisirs de la nature. Notre fils parlera pour moi , et si votre cœur est sourd à sa voix , alors je vous abandonne , j'emmène mon fils , et vous laissez toute entière à vos regrets.

Mad. D O R V A L.

Mais quel ton de supériorité ? je ne croyois pas , en vous épousant , me donner un maître qui m'interdit les plaisirs les plus innocens.

D O R V A L.

Est-il pour une mère d'autre joie que d'embrasser ses enfans , et de leur tout sacrifier ?

### SCÈNE III.

*Les précédens ,* A U G U S T E.

D O R V A L.

V I E N S , mon fils , viens me rendre mon épouse , et retrouver ta mère.

A U G U S T E.

Mon papa , tu paroiss affligé ?

Mad. D O R V A L.

Comment feriez-vous croire à votre fils....



AUGUSTE, froidement.

Bonjour, maman.

DORVAL.

Tu n'embrasse pas ta mère, Auguste ?

AUGUSTE.

Je ne sais pas si cela fait plaisir à maman.

Mad. DORVAL.

Comment, mon fils ? vous ai-je jamais repoussé ?

AUGUSTE.

Maman, c'est que depuis ces jours-ci tu m'as négligé, tu m'as laissé seul, et je n'ai reçu des caresses que de papa.

DORVAL.

Entendez-vous ce reproche, Madame ?

Mad. DORVAL.

Vous me compromettez.... Mon fils... des affaires... je ne t'en aime pas moins....

DORVAL.

Madame, je vous laisse; je vais à mon bureau: j'espère à mon retour vous retrouver digne de vous-même. Je dis adieu à madame Dorval, et je desire, en rentrant, embrasser mon Adèle.

# SCÈNE IV.

Mad. DORVAL, AUGUSTE.

AUGUSTE.

MAMAN, est-ce que tu as fait de la peine à mon papa ?

Mad. DORVAL.

Non, mon ami, non; ce sont des chagrins.... heureusement inconnus à ton âge, (*Fixant tendrement son enfant.*) et que tu ne connoîtras sans doute pas.... Que je souffre !... mon enfant !... (*elle l'embrasse bien tendrement.*)



## LE CONCERT

AUGUSTE.

Ah ! maman , te voilà comme papa , tu me caresses.  
M'aimes-tu ?

Mad. DORVAL , *avec abandon.*

Ah ! Dorval , tu avois raison : ton épouse t'est rendue ;  
j'ai vu mon fils.... Qui , mon ami , j'aurai bien soin de toi.

AUGUSTE , *gaiement.*

Oh ! tu es bonne , toi ; mais c'est cette belle dame , que  
tu vois souvent ici....

Mad. DORVAL.

Qui donc , mon enfant ?

AUGUSTE , *avec un peu de dépit.*

Celle qui ne me regarde pas , et qui m'empêche toujours  
d'être avec toi ; enfin , celle qui n'est pas habillée comme  
tout le monde.

Mad. DORVAL.

Non , mon ami ; elle ne m'empêche pas de t'aimer. Si  
elle ne prend pas garde à toi , c'est que tu es un en-  
fant.

AUGUSTE.

Tiens , la voici justement.

Mad. DORVAL.

Retire-toi , mon ami ; tu reviendras dans un moment.

AUGUSTE.

Il faut toujours te quitter : j'étois si bien dans tes bras !

Mad. DORVAL.

Obéis , Auguste.

AUGUSTE.

Allons , puisqu'il le faut. ( *Il fait un salut de mauvaise  
humeur à Cornélie.* )



SCENE V.

Mad. DORVAL, CORNELIE.

CORNELIE, *d'un ton léger.*

Eh ! bonjour, ma bonne.

Mad. DORVAL, *d'un air chagrin.*

Bonjour, mon amie.

CORNELIE.

Pourquoi donc cet air maussade ?

Mad. DORVAL.

Mon mari...

CORNELIE.

Je vois ce que c'est... Laissons là ton mari, et parlons de choses plus intéressantes ; je t'emmène au concert : c'est charmant ; les femmes comme il faut y vont toutes. Il faut d'avance que je te prévienne d'une chose... voilà le costume, je l'essaie.

Mad. DORVAL.

C'est joli... Mais ce n'est pas là le costume français.

CORNELIE.

Qu'est-ce que c'est ? si tu le prends sur ce ton, les françaises ne sont plus à la mode. Nous sommes toutes en Italie.

Mad. DORVAL, *examinant l'habit de Cornélie.*

Mais, cet habit doit coûter fort cher ?

CORNELIE.

Comment, ma bonne amie, est-ce qu'il n'y a pas des hommes en place ? Tous les gens de mérite ne sont pas sur la frontière. Il faut bien soutenir les arts.

Mad. DORVAL.

Mais je ne connois pas autant la société que toi.

CORNELIE.

Ne t'inquiète pas, je t'y produirai. J'attends ici celui qui



me donne la main : tu sais qui je veux dire ? charmant jeune homme : il travaille avec ton mari , dans son bureau même. Je te le ferai connoître... Mais j'entends du bruit... Ah ! mon dieu , qu'est-ce que c'est que ça ?

Mad. DORVAL.

C'est M. Dumont , mon propriétaire.

CORNELIE.

Comment ça , un propriétaire ! ça ne va pas au concert ; ça à l'air d'un ours.

## SCÈNE VI.

*Les précédens , DUMONT.*

DUMONT.

CITOYENNE ?

CORNELIE.

Ah ! oui , citoyenne !

DUMONT.

Voire mari est-il ici ?

Mad. DORVAL.

Pas pour le moment.

DUMONT.

Il m'avoit promis de l'argent.

Mad. DORVAL.

Je le sais ; mais...

DUMONT.

C'est aujourd'hui le neuf.

CORNELIE.

Est-ce que cet homme-là connoît les neuf aussi ?

Mad. DORVAL.

Oui , mais ce n'est pas pour le concert.

CORNELIE.

Tant pis , il y feroit figure.

DUMONT.



DUMONT.

J'ignore, Madame, si je vous ai donné le droit de me plaisanter.

CORNELIE.

Par besoin, vous en inspirez l'envie.

DUMONT.

A votre aise, Madame.

Mad. DORVAL.

Citoyen, vous venez dans un moment peu favorable.

DUMONT.

Voilà déjà plusieurs termes, je ne vous ai pas pressé. J'aime à saisir l'occasion de rendre service; mais il ne faut pas abuser....

Mad. DORVAL.

Je sais que vous êtes sensible, humain; vous nous l'avez prouvé, et.... (*elle regarde Cornélie qui lui fait des signes qu'elle doit aller au concert.*) C'est que nous avons différens engagemens à remplir....

CORNELIE.

Oui, sans doute. C'est bien aujourd'hui qu'on reçoit des créanciers! Ah; bon dieu! ces petites gens, ça ne connoît pas plus le monde.

DUMONT, à Mad. Dorval.

Citoyenne, avez-vous donné le mot à Madame?... je suis las d'être joué.

Mad. DORVAL.

Appaisez-vous.

CORNELIE, en riant.

Il se fâche... Ah, ah, ah!



## SCÈNE VII.

*Les précédens*, DESROSÉES.

DESROSÉES, *avec fatuité.*

BONJOUR tout le monde ; me voilà.

DUMONT.

Voici un autre étourdi.

CORNELIE.

C'est mon cher Desrosées.

DUMONT, *à Mad. Dorval.*

Songez à ce que je vous ai dit.

DESROSÉES.

Qu'est-ce que c'est que cette figure-là ?

CORNELIE, *à Desrosées.*

Chut ! As-tu de l'argent à donner à Monsieur ?.. les loyers...

DESROSÉES.

Les loyers !.. Eh ! c'est Dumont (*il lui tappe sur la tête*).

DUMONT.

Considérez, Monsieur, à qui vous vous adressez.

DESROSÉES.

Comment ! est-ce que nous ne nous connoissons pas ?

DUMONT.

Oh ! oui, sans doute, je vous connois bien.

DESROSÉES.

Eh ! Mesdames, c'est moi qui ai fait sa fortune ; dites, M Dumont, c'est moi qui lui ai procuré des locataires, quartier Honoré : mes connoissances je les y ai placées ; j'y avois aussi mon petit boudoir oh ! j'y reviendrai.

DUMONT.

Tout cela est fort bon, mais je ne suis pas payé.

DESROSÉES.

Doucement, de la patience ! j'arrangerai cela. Avez-vous



quelque maison , quelqu'appartement à louer?... je louerai tout ; plus d'inquiétude... Laissez-nous.

DUMONT.

Toujours le même... (*à madame Dorval*) Madame , à votre air intéressant je vous aurois cru plus de goût pour choisir une société.

DESROSÉES, *d'un air piqué.*

Comment , Monsieur ?

DUMONT, *d'un ton ferme.*

Monsieur , c'est comme cela.

CORNELIE *à part , en regardant Dumont.*

Il est fier , le Monsieur.

DESROSÉES.

C'est une insulte.

DUMONT, *en riant.*

Bah ! avec un homme comme vous , c'est sans conséquence.

DESROSÉES, *outré.*

C'est fort. Oubliez-vous , Monsieur , que vous êtes avec Madame ? (*montrant Mad. Dorval.*)

DUMONT.

Non. Mais Madame s'est oubliée en restant avec vous.

DESROSÉES.

Ah ! c'en est trop ! Insulter un jeune homme !....

DUMONT.

Ne confondons pas , s'il vous plaît. Les jeunes gens , vrais amis de la Patrie , soutiens constans de la justice , ont planté , sur les débris sanglans du terrorisme , la palme toujours consolante de l'humanité. Ceux même que leur âge destinoit à marcher aux frontières , mis en réquisition par l'Etat , servent la République par leurs talens et leurs lumières. Tous , à coup sûr , désavoueroient pour leur partisan , un être sans génie , dont toute l'occupation est de traîner ignominieusement sa scandaleuse fainéantise. Protégez le commerce



et les arts, défendez l'innocence et la vertu; faites un rempart de vos corps à la Convention régénératrice de la France, poursuivez sans pitié jusqu'à la mort, les terroristes et les buveurs de sang, et vous mériterez l'honneur d'être compté parmi la jeunesse parisienne.

DESROSÉES, *avec fureur.*

Oh ! pour le coup, je n'y tiens plus. Il est étonnant....

DUMONT.

Ne vous emportez donc pas.

CORNÉLIE, *à part à Dumont.*

Qu'il est grossier !

Mad. DORVAL, *à Dumont.*

Epargnez-moi....

DUMONT.

Madame, je vous respecte. Je verrai votre mari. Il vous dira, comme moi, qu'on ne doit jamais manquer d'égards pour un honnête homme, et que la vertu la plus pure perd bientôt tous ses charmes, quand elle n'est pas accompagnée de la décence et de la véritable amitié.... Adieu....

DESROSÉES.

Oh ! si je m'en croyois.... vous pourriez bien vous repentir de....

DUMONT, *en s'en allant.*

Vous me faites rire.

## SCÈNE VIII.

*Les précédens, DESROSÉES.*

COMMENT, Monsieur, je.... Quel original !... Sans son âge, que je respecte, j'allois... j'allois lui dire ma façon de penser.... Il m'a mis dans un état....

Mad. DORVAL.

Vous l'avez traité un peu lestement.



DESROSÉES.

Comment ? Mais... si je ne m'étois pas montré... il me manquait. (*devant le miroir.*) Que je me remette... mes sens agités.... (*Il prend un flacon et jette de l'odeur sur son mouchoir qu'il porte à son nez.*)

CORNÉLIE.

Oui, Il est d'un ridicule... Mais oublions tout cela... Te voilà arrivé ?

DESROSÉES.

Je ne me suis pas fait attendre. Cependant, j'ai eu bien de la peine à trouver cette rue. C'est le fauxbourg Mar... Marceau ? Moi, je ne connois que le Palais ci-devant *royal*.

Mad. DORVAL.

Et le fauxbourg Germain ?

DESROSÉES.

Ah ! oui. A mon bureau.

Mad. DORVAL.

On ne vous y voit pas souvent, à ce que dit mon mari ; et il y va exactement.

DESROSÉES.

Ah ! oui, votre mari. Tête légère : il s'occupe des détails ; moi, je fais tout en grand. C'est moi qui fais marcher les armées.... Ah ça, voyons, allons-nous au concert ? Est-elle décidée ? Engage-la donc.

CORNÉLIE.

Viens-tu ?

Mad. DORVAL.

On ne peut donc pas se dispenser ?...

DESROSÉES.

Du tout. C'est un meurtre. Vous êtes déshonorée. Comment, vous qui vous piquez d'avoir du goût, vous n'existeriez plus dans le monde ; vous serez abîmée, anéantie.

Mad. DORVAL.

Mon mari...



## LE CONCERT

DES ROSÉES.

Ne peut pas y trouver à redire.... et pour peu qu'il vous aime....

Mad. DORVAL.

Il m'aime sans doute. Mais sa fortune...

DES ROSÉES.

De l'argent.... L'habillement coûtera mille écus.

CORNÉLIE.

Et quelque chose avec.

DES ROSÉES.

C'est égal. J'ai une marchande de modes de ma connoissance. Quelques à comptes, et c'est fini. .... Avec cet habit elle aura l'air d'une divinité. Ces yeux, cette taille, cette tournure.... Il lui faut ça.

CORNÉLIE.

Elle seroit plus jolie que moi.

DES ROSÉES.

Ah ! c'est beaucoup. De la modestie !

Mad. DORVAL.

Mais ne pourroit-on pas y aller plus simplement ?

DES ROSÉES.

Ça ne se peut pas. Vous ne savez donc pas ce que c'est ? Ce concert est le temple du goût, la réunion des graces, de la beauté. L'amour y préside, le plaisir en fait les frais ; et pour régner souverainement sur tous les sens, la musique enchanteresse s'est emparée de tous les cœurs. Mes yeux se promènent dans ce lieu de délices (*ici l'acteur affecte d'ouvrir de grands yeux :*) j'y vois des femmes charmantes, qui se disputent à l'envi la gloire de donner l'art pour successeur à la nature. Vénus seule a fixé les couleurs, et sa cour nombreuse et brillante s'empresse d'obéir à ses loix. Tout élève, tout enflamme, tout enchante. Non, d'honneur, je ne jouis, je n'existe que dans un concert.

Mad. DORVAL.

Mais vous ne savez pas la musique ?



DESROSÉES.

Ah ! je ne manque pas d'oreille. D'ailleurs, j'admire, je fais comme les autres.

MAD. DORVAL.

Comme les autres ? Pas tout-à-fait. Car si vous aviez fait comme eux, vous seriez à l'armée.

CORNÉLIE.

Il est exempt de la réquisition.

MAD. DORVAL.

Et ! pourquoi ?

DESROSÉES.

Vous ne voyez pas que j'ai la vue basse. (*Il tire une lunette à deux branches.*)

MAD. DORVAL.

Mais vous dépensez cruellement ?

CORNÉLIE.

Au contraire, il est économe ; il sait se suffire.

DESROSÉES.

Oui, je ménage : quand je ne dîne pas en ville, je dîne à trente-cinq sols, et je ménage dix francs pour aller au concert. Et puis d'ailleurs, on est fait d'une tournure, on fait tout pour vous, mesdames ; il faut bien que vous fassiez quelque chose pour nous.

CORNÉLIE.

Ah ! frippon !

DESROSÉES.

Je ne vois que mon plaisir ; je parois, et tout me cède.

ARIETTE.

Comme un dieu, sur la terre,

Je commande au plaisir ;

A mes moindres desirs

Tout s'empresse de plaire.

J'ai, sans argent, un trésor.

Si je parois, le sexe, avec transport,



## LE CONCERT

Admire mon esprit, mes graces, ma tournure.  
 L'art m'obéit, tout s'anime par moi.  
 Je parle à la nature,  
 Et la nature suit ma loi.

CORNÉLIE.

Tu n'as plus de motifs pour nous résister.

Mad. DORVAL.

Oui, c'est bon pour une fois; mais il faut soutenir ce luxe.

CORNÉLIE.

Mais comptes-tu pour rien les connoissances? Il suffit qu'une femme paroisse, c'est là le refuge de la galanterie française, c'est là où les graces ont relégué Plutus. Je te vois dans peu au faite de la fortune.

DESROSÉE.

Rien de plus sûr.

CORNÉLIE.

Ton mari bien placé, élevé, considéré; et toi, brillante, ayant un rang, et faisant mourir de jalousie toutes celles qui seroient tentées de l'imiter sans avoir les mêmes ressources.

DESROSÉE.

C'est mille écus placés au plus haut intérêt.

CORNÉLIE.

Eh bien, décide-toi.

DESROSÉE.

Voyez.

Mad. DORVAL.

Je brillerai beaucoup?

CORNÉLIE.

Il n'y a pas de doute.

DESROSÉE.

Aux nues, superbe.

Mad. DORVAL.

D'honneur?

DESROSÉE.

Ma parole suprême.



Mad. DORVAL.

Je me décide.

DESROSÉE.

Nous allons passer chez notre marchande de modes ; elle vous arrangera tout cela. Nous reviendrons vous chercher.

CORNÉLIE, à Mad. Dorval.

Comme tu vas l'aimer !....

DESROSÉE.

Belle nouvelle !.... Est-ce que je ne suis pas aimable ? Adieu, déesse, et de ma façon. *(Ils sortent.)*

## SCÈNE X.

Madame DORVAL, seule.

DANS le fait, ils ont raison : mon mari sera placé. Je vais donc voir ce séjour témoin de mon triomphe ; je compte les momens. Comment décider mon mari à lui céder le contrat ? Voyons ; perdrai-je au jeu ? Oui.... j'ai perdu. Non ; il est républicain, et ces sortes de dettes la ne prendroient pas avec lui. Eh bien, je lui dirai enfin, je lui dirai que je le veux. Je meurs d'impatience d'être à ce soir ! Mon mari ne va pas venir à présent : c'est contrariant. Ah ! le voici.

## SCÈNE XI.

Madame DORVAL, DORVAL.

Mad. DORVAL.

De retour ? bien aimable.

DORVAL.

De la gaieté ! Ai-je lieu d'espérer ?

Mad. DORVAL.

Tout ; mais il faut m'accorder une grâce :



## LE CONCERT

D O R V A L.

Parles ; ma bonne amie.

Mad. D O R V A L.

Tu as été trop loin ce matin ; ta réflexion portoit à faux.

D O R V A L.

Comment ! voudrais-tu rappeler un débat oublié ?

Mad. D O R V A L.

Non , mon ami ; mais je brûle d'aller au concert.

D O R V A L.

Eh bien , allez-y ; mais vous resterez donc mise comme vous êtes ?

Mad. D O R V A L.

Non pas ; tu ne le voudrais pas : je compte briller.

D O R V A L.

Briller ? Mais vous savez la raison qui vous en empêche.

Mad. D O R V A L.

Elle est disparue.

D O R V A L.

Comment ?

Mad. D O R V A L.

Oui , une personne que je te nommerai , moyennant quelque à-compte , me fournira l'habillement le plus beau ; j'en ai vu l'échantillon.

D O R V A L.

Mais encore , quel moyen ?

Mad. D O R V A L.

Ce contrat.

D O R V A L.

Eh bien , ce contrat ?....

Mad. D O R V A L.

En le mettant en dépôt , on fera toutes les avances nécessaires.

D O R V A L.

Quoi ! vous osez encore concevoir l'idée de dépouiller votre fils ?

Mad. D O R V A L.

Mon ami , mon bonheur y est attaché : je ne demanderai plus rien.



DORVAL.

Non, je n'y puis consentir.

Mad. DORVAL.

Vous êtes injuste ; vous n'avez jamais rien fait pour moi.

DORVAL.

Quel reproche ! Faites-moi une demande qui ne coûte pas à ma délicatesse.

Mad. DORVAL.

Mais si c'est le seul sacrifice que j'exige de vous ?

DORVAL.

Impossible.

Mad. DORVAL.

Impossible quand on n'aime pas.

DORVAL.

Moi ne pas l'aimer ! Ma réponse est dans ma résistance. Si tu savais quel coup tu portes à ma sensibilité !

Mad. DORVAL.

La meilleure manière de me la prouver, c'est de m'accorder ce que je demande.

DORVAL.

Tu persistes ?

Mad. DORVAL.

Ah, mon ami !

DORVAL.

Absolument ?

Mad. DORVAL.

Oui.

DORVAL.

Allons, j'y consens..... je vais le chercher. (*à part.*) Il me reste un moyen de la toucher ; il faut l'employer.

Mad. DORVAL.

Ah ! mon ami, comme je vais te chérir ! Je n'oublierai jamais tant de complaisance.

DORVAL.

C'est bon.



## SCENE XII

Madame DORVAL, seule.

VOILA donc le commencement de mon bonheur ! Il résistoit ; mais j'étois sûre qu'il céderoit. Ces maris , ils ont beau crier , faire les maîtres , à la voix d'une jolie femme , leur colère s'évapore , leur dignité s'humanise : une caresse , un sourire de nous , et les voilà à nos pieds. Mon aimable Dorval , que je suis contente !

## SCENE XIII.

Madame DORVAL, AUGUSTE.

Mad. DORVAL.

AH ! bonjour , mon Auguste ! Oh ! je t'aime bien ; tout le monde est content : tu ne te plaindras plus. As-tu vu ton papa ? l'as-tu bien embrassé ?

AUGUSTE.

Oui , maman ; et voici le contrat qu'il m'a dit de vous remettre.

Mad. DORVAL.

Donnes. (*elle lit sur le contrat.*) « Voici toute la fortune de » votre fils ». (*en le fixant.*) Mon fils.....

AUGUSTE.

Maman , c'étoit mon existence ; je te l'offre : il ne reste plus à ton fils que les caresses de son père.

Mad. DORVAL.

Non , jamais. Moi , te sacrifier ?.... non , mon enfant. Ah ! reporte ce contrat à ton père ; reporte-lui mon cœur , et qu'il me rende sa tendresse.

DORVAL descend du fond du théâtre , et dit dans les bras de sa femme :

Tu ne l'as jamais perdue.



AUGUSTE.

Mon papa, voilà ma mère.

Mad. DORVAL.

Mon ami... mon enfant... O dieux ! à quel degré d'avilissement j'étois parvenue ! La coquetterie a-t-elle pu étouffer un instant les sentimens de la maternité ?

DORVAL.

Tout est oublié.

## SCENE XIV.

*Les précédens, DESROSÉES.*

DESROSÉES.

AH, bonjour, mon ami ! J'ai déterminé ta femme à venir au concert.

DORVAL.

Monsieur, je vous remercie.

DESROSÉES.

Ma marchande de modes doit apporter un habillement superbe : Comme vous allez briller !

DORVAL.

Eh bien, ma femme, acceptes-tu ?

Mad. DORVAL.

Ah ! mon ami, tu ne le crois plus.

DESROSÉES.

Vous verrez le plus bel ajustement.

Mad. DORVAL.

Laissez, Monsieur, tous ces colifichets qui m'avoient fait oublier ce que je me devois à moi-même.

DESROSÉES.

Comment, vous les refusez ?

Mad. DORVAL.

Je les méprise : je suis mère (*serrant son enfant dans ses bras*) ; voilà ma parure.



## LE CONCERT

DORVAL, *montrant la porte à Desrosées.*

Vous voyez, Monsieur, ce qui vous reste à faire.

DESROSÉES.

Ah ! oui. Puisque vous ne voulez pas être honorée, je vais décommander l'ouvrage, et rejoindre Cornélie. Je vous salue : vous n'irez pas au concert.

Mad. DORVAL.

La voix naïve de l'enfance est la plus douce harmonie pour l'oreille d'une mère.

DESROSÉES.

Adieu donc ! Nous nous verrons demain au bureau.

DORVAL.

Non ; dispensez-vous d'y venir : un homme comme vous ne doit penser qu'à ses plaisirs. Je suis chargé de vous annoncer que votre place a été donnée à un brave militaire blessé dans les combats ; je puis même ajouter que bientôt vous irez à l'armée entendre un concert....

Mad. DORVAL.

Qui ne sera pas celui de la rue Feydeau. Mais il a la vue basse ?

DORVAL.

Eh bien, on le mettra au premier rang ; il aura l'ennemi sous les yeux.

DESROSÉES.

En attendant, je m'en vais toujours me faire admirer. (*Il sort en fredonnant son ariette.*)

## SCENE XV.

Madame DORVAL, DORVAL, AUGUSTE.

Mad. DORVAL.

De quels gens nous étions entourés ?

AUGUSTE.

Maman, tu ne verras plus cette grande dame.



Mad. DORVAL.

Vous serez ma plus douce société.

DORVAL.

Eh bien , mon amie , tu vois que le bonheur d'une mère est au sein de sa famille. Laissons ces riches fainéans cacher leur nullité sous un luxe honteux ; laissons-les préférer quelques ariettes molles et efféminées comme eux , aux chefs-d'œuvre de Gluck et aux beautés mâles de nos grands maîtres. L'art a besoin de les soutenir ; mais nous , qui ne connoissons que la nature , allons à nos théâtres savourer à longs traits les sentimens républicains ; et en rentrant chez nous , reportons-y l'horreur du vice et l'amour de la Patrie : c'est alors seulement que la société pourra regarder le théâtre comme l'école des vertus.

FIN.



DE LA RUE PUBLISHED

1774

Printed by J. DODD, in the Strand.

1774

THE HISTORY OF THE  
LIFE OF  
JAMES OGLETHORPE  
ESQ;  
BY  
JOHN JENNINGS  
OF THE BARR

VIZ



